



Randonnée fluviale de la Manche à la Méditerranée

Première partie: Le Havre-Paris

Par Serge Charbonneau





← La Seine vue depuis les hauteurs de Château-Gaillard. On aperçoit Velisedi au mouillage juste à droite de la péniche.

↑ Véliserdi en escale à Rueil-Malmaison.

1 Max et Augustine à la vigie sur le pont.

2 Les péniches font partie du paysage de la Seine où le transport maritime a conservé beaucoup d'importance.

3 Péniches à couple à Conflans-Sainte-Honorine.



Trois fois, j'avais mis les pieds en France. Chaque fois, j'étais fasciné. Le pays de nos lointains ancêtres... être chez nos cousins français... partager leur pain, leurs vins et leurs fromages... marcher dans l'Histoire... mettre les pieds à des endroits où tant d'autres les ont mis avant... constater l'usure des pavés tant de fois foulés! L'Europe a un cachet bien différent de l'Amérique.

En me promenant à travers cette France, j'ai souvent croisé des canaux et des cours d'eau. Cargos, péniches et bateaux de plaisance les sillonnaient. Je me disais: «Wow! Ça doit être bien plaisant!» J'en rêvais un peu! C'est resté là, dans un repli du cerveau et un coin du cœur, comme un rêve un peu fou, un rêve sans suite!

Août 2005, à bord de notre **Véliserdi**, notre bedonnant Corbin 39, nous entrons par l'une des principales portes maritimes de l'Europe. Sur le pilier d'une tour de contrôle qui semble observer l'entrée de ce petit bateau arborant un pavillon fleur de lysé, on peut lire, de haut en bas: Le Havre, Porte de l'Europe.



Le Havre.

Eh! Oui! Ce rêve qui resta longtemps remisé dans le fouillis du cœur et de la raison, prenait forme. Nous venions de franchir la porte du continent européen. Le **Véliserdi** était habité par toute une famille. Moi, Serge, ma compagne depuis toujours, Diane, l'artiste du bateau, Maxence, 11 ans, l'aideuse générale, Augustine, 7 ans, une amie de longue date, Angela, et notre système d'alarme quadrupède, Mistrale, une labrador jaune et enjouée.

C'est presque avec un soulagement que nous quittons cette Manche avec ces fortes marées et les courants musclés qui y sont

associés. Nous passions de marins d'eau salée à marins d'eau douce.

C'est au Port de plaisance du Havre que nous louons les services d'une grue pour démâter. Vingt-cinq minutes plus tard, notre mât repose à l'horizontale. Nous sommes fins prêts pour nous rendre dans la France profonde avec notre humble embarcation.

Notre mât ne nous aurait nullement empêchés de nous rendre à Rouen. En effet, sur les 120 km séparant Le Havre et Rouen, le tirant d'air est de 50 mètres. Nous aurions pu entrer directement dans la Seine en passant devant Honfleur. Ça nous aurait évité le détour du Havre. Par contre, ce passage est plus sportif. On doit bien calculer son heure d'arrivée parce que le courant de marée sortant de la Seine est assez costaud. En se rendant au Havre, nous nous retrouvons à l'entrée du canal de Tancarville. Avec deux écluses ajoutées au parcours, nous évitons les ennuis du courant. 25 km de ligne droite qui nous amène sous le magnifique pont de Tancarville.

À la sortie du canal, nous sommes surpris par les dimensions de l'écluse. Les énormes taquets d'amarrage sont distants d'au moins 3 longueurs de **Véliserdi**. Nous devons allonger nos cordages rapidement tout en contrôlant nos symptômes de panique. Évidemment, nous ne sommes pas seuls dans ce vaste sas, un cargo et une immense barge dirigée par un remorqueur et un pousseur nous précèdent et agitent l'eau du bassin. Les remous causés par l'opération et par les grosses unités nous côtoyant nous font danser allègrement. Après une descente de 4 à 5 mètres, l'immense porte ouvre et les gros, lorsqu'ils se mettent en mouvement, nous envoient une bonne poussée d'eau dans l'étrave. Lorsqu'ils nous libèrent la vue et nous permettent enfin de sortir... Wow! Quel spectacle! Nous entrons dans la Seine! La marée est basse. Un mince chenal nous conduit sous le pont. Malgré l'étalement, le courant subsistant veut nous entraîner vers la mer. Le décor est pittoresque. Nous avançons lentement dans ce méandre dragué, regardant le paysage, les villages environnants et cette eau brune presque vaseuse.

La Seine est un long serpent brun. La qualité de l'eau est déplorable, mais la beauté de ses paysages compense amplement. Au nord, des collines qui semblent en craie, au sud, des plaines plus boisées. La Seine nous oblige à louvoyer vers Paris. Ce n'est pas notre Saint-Laurent, large et droit. Ça ressemble plutôt à notre rivière Richelieu, à peine plus large.



Porte-conteneurs.

Il y a passablement de circulation et l'on croise plusieurs cargos hauturiers. À une vingtaine de kilomètres de Rouen, on mouille l'ancre dans un coude, vis-à-vis d'un village se nommant La Bouille.

Le lendemain, Rouen, notre première escale intérieure. À son approche, le paysage bucolique disparaît graduellement pour faire place à des installations portuaires importantes. Plusieurs bassins dédiés à la maintenance des conteneurs se suivent de part et d'autre. Lentement nous glissons sous les nombreux ponts et découvrons peu à peu ce paysage urbain typiquement européen.

Quelques constructions récentes, agencées à des bâtiments d'une autre époque avec des clochers ici et là. Victor Hugo a dit de Rouen que c'est la ville aux cent clochers. De la Seine, on peut le constater.

Bien que nous soyons au tiers du parcours entre Paris et la mer, la marée et son courant sont très présents. Arrivée au cœur de la ville, en plein milieu de la Seine, l'île Lacroix. C'est là où se trouve la Halte Plaisance. Aussitôt amarrés, nous avons droit à un accueil vachement sympa du responsable:

«Vous êtes Québécois?! ... Ah! Lala, la vache! Vous avez traversé l'Atlantique?! ... Ah! Putain! Vous savez, on n'a pas souvent des Canadiens! Alors là! Eh! bien! Bienvenue!»

Ah! Ces cousins français, quelle chaleur, quel accueil!

Rouen, une ville d'Art et d'Histoire. Ce lieu a été, à travers toutes les époques, un centre névralgique. La cité aurait été fondée pendant le règne d'Auguste, c'est-à-dire entre 27 avant J.-C. et 14 après J.-C. Il en est passé du monde sur ce cours d'eau... Rouen a été envahie par les Vikings puis les Normands. Guillaume le Conquérant y prit ses aises... Dans un tombeau, la cathédrale Notre-Dame conserve toujours le cœur de Richard I^{er}, dit Richard Cœur de Lion, mort le 6 avril 1199.



Rouen, au second plan, la Halte Plaisance.

C'est aussi là que Jeanne d'Arc a été accusée d'hérésie, jugée puis brûlée vive sur la place du Vieux-Marché, le 30 mai 1431. Alors, les marques historiques, il y en a à tous les coins de rue!

Plusieurs personnages célèbres y ont vécu. Entre autres, Pierre Corneille qui y est né en 1606. Nous sommes amarrés près du pont qui porte son nom et nous sommes même passés devant la maison dans laquelle il a vécu! Une maison qui laisse à peine voir son âge! Dire que chez nous, les maisons centenaires... ici, ce sont des maisons récentes!

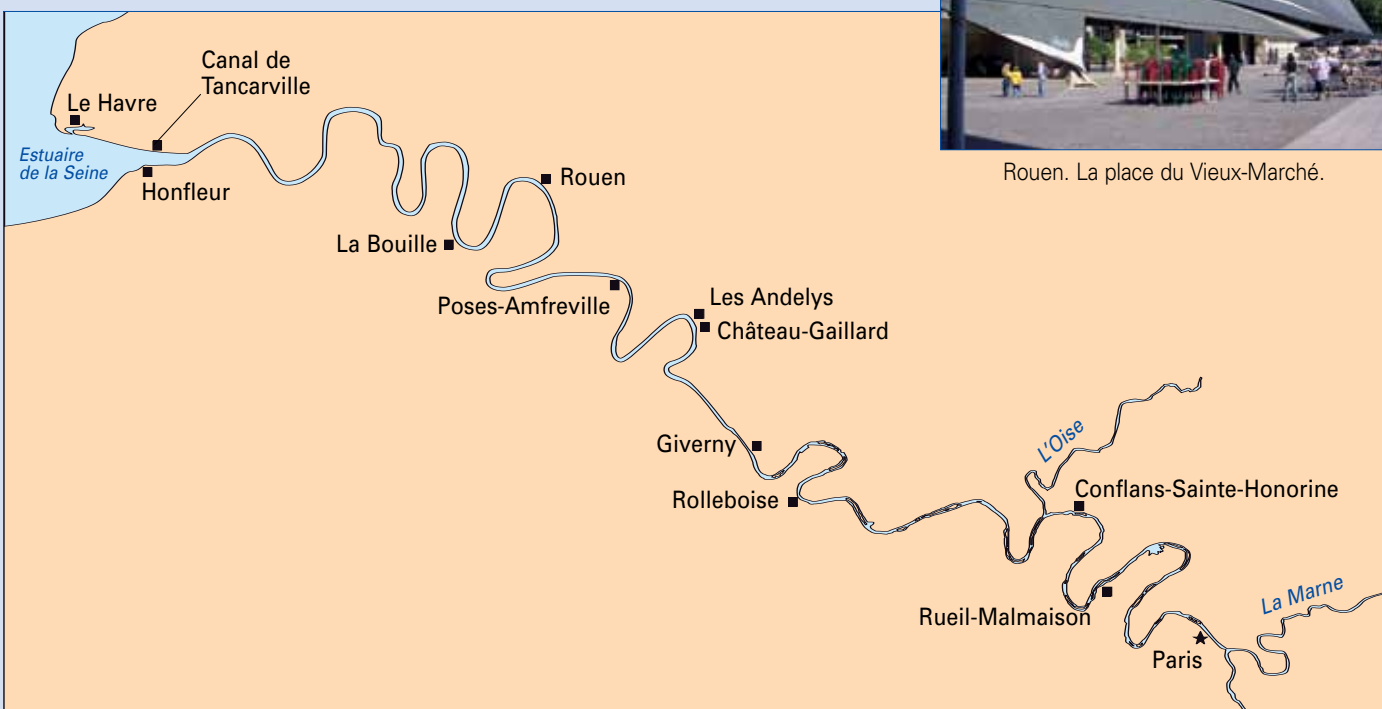
Rouen fut aussi un lieu de vie et de création pour plusieurs grands peintres; Monet, Sisley, Manet, Morisot, Pissarro, Renoir,... Les plus grands impressionnistes ont tiré leur inspiration des lumières et paysages verdoyants de cette région. Le musée des Beaux-Arts expose plusieurs chefs-d'œuvre de ces grands maîtres.

Mais, outre l'Histoire et la Culture, c'est à Rouen que se trouve le premier bureau des Voies navigables de France. Pratiquement tout le réseau navigable français est régi par cet organisme. Les VNF c'est 6 700 km de canaux et rivières aménagés, 1 595 écluses,

494 barrages, 65 barrages-réservoirs, 74 ponts-canaux et 35 tunnels-canaux. Bref, on peut sillonner la France pendant des mois, et ce, sans se ruiner. En effet, pour un bateau moyen de 25 à 40 m² (le prix est selon de la surface du bateau, c.-à-d.: la longueur multipliée par la largeur), il en coûte 240,50 euros pour une année civile complète, 216,40 euros pour 4 mois ou 93,5 euros pour 30 jours (prix 2008).

Le bureau VNF est situé sur l'île Lacroix, tout près de la Halte Plaisance. C'est là que nous allons chercher notre permis. Encore une fois, l'accueil est fort sympathique. Le responsable, tout en savourant notre accent québécois, nous remet notre vignette et un sac-cadeau qu'il prépare spécialement pour nous. Un guide fluvial (*Petit Futé*), crayons, stylos pour les enfants, fanions VNF et tous les documents de renseignements pouvant nous être utiles. Nous voilà prêts pour attaquer la France fluviale.

Rouen se trouve à six écluses de Paris. 230 kilomètres nous séparent de la Ville lumière. Le retour à la navigation fluviale tranquille va nous reposer. Notre semaine de visite intense dans les méandres historiques et culturels rouennais nous a presque épuisés.



Rouen. La place du Vieux-Marché.



Dans l'écluse d'Amfreville.

La veille du départ, un joli bateau d'un jaune éclatant se met à quai. Ce sont nos amis du **Tétaihou**. Un dériveur lesté que notre ami, José, a mis plusieurs années à construire. Plusieurs années où ses enfants l'accueillaient en lui disant: «T'étais où, Papa?».

Nous sommes bien heureux de les voir arriver. Nous les avons rencontrés à Cherbourg, cette capitale du Cotentin, sur la pointe de la Normandie. Aussitôt amarrés, ils nous invitent pour l'apéro qui se termine par un souper communautaire. Ils remontent rapidement vers Paris, les vacances sont finies. Nous repartons ensemble le lendemain matin.

Nous sommes déjà fin août, le temps est magnifique. La veille nous avons fait part à nos amis de notre surprise de voir ces écluses surdimensionnées pour les plaisanciers et notre aventure stressante à l'écluse de Tancarville. Il nous conseille leur méthode qui leur réussit bien. Vous vous amarrez à un seul point et contrôlez la valse des remous avec des coups de moteur. Bon! Nous essaierons!

Poses-Amfreville, première écluse sur la Seine, à 40 km en amont de Rouen. Toujours de dimension pour accueillir les gros gabarits. Nous essayons donc la méthode Tétaihou. Nous relions nos amarres avant et arrière à un point central. Tout semble bien aller. Nos amis de l'éclair jaune sont derrière nous, amarrés, au bollard suivant. Les énormes portes se referment, on va bientôt monter.

Et voilà! Les puissants remous s'amorcent. Des tonnes d'eau nous arrivent d'en

dessous. Nos amis du **Tétaihou** ont le sourire aux lèvres, de notre côté, la valse qui commence nous fait plutôt plisser le front. Nous constatons que notre rondeur et l'importance de notre quille submergée sont des éléments majeurs pour favoriser la valse. Le **Tétaihou** avec son arrière pratiquement aussi large que son centre se balance à peine. Il appuie une bonne surface de son flanc sur le mur du sas. Et sa dérive est remontée, ce qui fait que ses quelques centimètres dans l'eau n'ont pas beaucoup de prise. C'est une toute autre histoire pour nous. Avec notre rondeur, nous n'avons qu'un seul point d'appui au mur et notre quille a une surface considérable. Sitôt qu'elle offre prise au courant, le moteur et la

barre ne suffisent pas à ramener le tout. Tout l'équipage tente de son mieux de maîtriser ce fauve qu'est devenu notre **Véliserdi**. Les extrémités du mât qui débordent en avant et en arrière sont les points sensibles à surveiller. C'est là que l'appui s'exerce lorsque le derrière veut passer à l'avant, et vice-versa. Heureusement, antenne, girouette et feu ont été enlevés lors du démâtage, sinon, nous aurions eu beaucoup de dégâts. Ce fut le pire éclusage de notre vie. Plus jamais d'amarrage à un seul point. En tout cas, avec un Corbin! Que d'émotions!

Nous jetons l'ancre, tout juste après l'écluse, près du joli village de Poses. Le mouillage est magnifique. Nous y restons trois jours. Nous avons besoin d'une pause pour refaire notre énergie et surtout, nous devons démarrer l'école. Finies les vacances scolaires. Nos deux monstres doivent s'y mettre. L'environnement calme et bucolique est ce qu'il y a de mieux pour faire un peu d'école. Par contre, les fins d'après-midi sont plus mouvementées. On découvre que la Seine est l'endroit de prédilection pour les adeptes de ski nautique. Un sport qui semble prisé par les gens du coin ainsi qu'à bien des endroits sur la Seine.

Après ces quelques jours d'étude et de repos, nous reprenons la route. On pourrait s'arrêter tous les cinq km tant la vallée de la Seine est riche en histoire. Nous réussissons tout de même à en faire une bonne trentaine.

Nous mouillons l'ancre aux Andelys.



Mouillage près du village de Poses

C'est là où se trouve Château-Gaillard, le château fort de Richard Cœur de Lion. Un site qui nous plonge dans l'époque de Robin des Bois. Une forteresse construite en une année seulement. Une folie désirée, conçue et bâtie par le brave duc de Normandie et Roi d'Angleterre, Richard 1^{er}, dit «Cœur de Lion». Un projet ambitieux qui lui coûta la peau des fesses et qui fut réalisé avec l'aide de plus de 6 000 hommes. Commencé en 1197, il est achevé en 1198. Richard s'exclama alors: «Qu'elle est belle, ma fille d'un an! Que voilà un château gaillard!»

Presque malgré nous, nos connaissances historiques s'améliorent de jour en jour. La France est un musée à ciel ouvert, il y a tant de choses à voir que parfois, on peine à les digérer.



La forteresse de Château-Gaillard.

Tout au long de la Seine, il y a toujours un petit coin où l'on peut jeter l'ancre sans déranger personne. Ici aux Andelys, il y a bien une petite marina, mais elle n'offre à peine qu'un mètre d'eau et de toute façon, nous préférons l'économie et la tranquillité du mouillage forain.

La remontée vers Paris se fait bien. Beaucoup de péniches ou d'immenses barges mues par de puissants pousseurs équipés de magnifiques habitacles surélevés. Plusieurs ont des cabines de conduite reposant sur des cylindres hydrauliques dont on ajuste la hauteur pour pouvoir passer sous les ponts.

Plus on avance sur la Seine, plus on a l'impression de déambuler dans un tableau de Monet, de Renoir, ou de tant d'autres peintres impressionnistes qui se sont inspirés de ces paysages. À Giverny, nous passons devant la maison de Monet où il vécut de 1883 jusqu'à sa mort en 1926. C'est à cet endroit qu'il réalisa la plupart de ses grandes œuvres.

Parfois on rencontre une berge bétonnée qui permet l'amarrage. On s'évite alors l'an-

cragé et l'on peut se délier les jambes sans avoir à mettre l'annexe à l'eau. C'est le cas à la sortie de l'écluse de Méricourt. La bordure gazonnée permet à notre système d'alarme quadrupède, Mistral, de s'en donner à cœur joie. On lit dans ses yeux et surtout sur sa langue pendante, que c'est un peu mieux pour courir que le pont du **Véliserdi**.

4 septembre, c'est la journée la plus chaude que nous ayons eue depuis notre arrivée en France. La soirée est douce et magnifique. Pendant que le reste de l'équipage prend du repos, nous nous éclipsons en douce, Augustine et moi, pour aller apprécier le calme du village de Rolleboise. Au coucher du soleil, la France semble s'assoupir. La frénésie de l'activité diurne se calme, la quiétude envahit les rues. Peu de passants, quelques fumeurs de pipe, certains cafés ou bistrotts un peu plus animés. Les Français donnent l'impression de profiter de la vie. On bosse sans trop s'éreinter le jour et on jouit de la vie en soirée. Une bonne bouffe, un peu de rouge, on rencontre les copains, on respire l'air de la soirée, on râle un peu, parce que ça fait le plus grand bien de râler un peu. C'est la vie quoi!

Notre marche dans Rolleboise nous fait goûter cette ambiance. Les lumières de rue, peu nombreuses, nous maintiennent dans une demi-pénombre comme pour ne pas rompre le charme. C'est une belle marche en compagnie de ma grande fille.

Au petit matin, nous larguons les amarres pour continuer notre jolie balade sur la Seine. L'utilisation d'un carto-guide est essentielle. En plus de nous fournir une multitude de renseignements concernant les lieux que l'on traverse, il nous informe sur les règles de conduite variant tout au long du parcours. Parfois, nous tenons notre route en suivant la berge de droite, comme sur nos routes, parfois nous devons changer de rive et opter pour une conduite à l'anglaise. Tout dépendant des courants et du tracé que le cours d'eau emprunte. Il faut porter une attention particulière à ces directives, sinon, on risque de se trouver face à face avec une énorme barge qui nous arrive, à bonne allure, droit devant. Donc, les directives du carto-guide sont à surveiller: «Montants: serrez le bord du chenal; ne pas couper la courbe» ou encore: «Navigation à gauche obligatoire entre PK 173 et PK 174». PK signifie Point kilométrique. En effet, les cours d'eau sont

balisés à tous les kilomètres comme des bornes routières.



Après l'écluse d'Andrésey, qui nous élève à peine de trois mètres et qui s'est avérée être la plus facile, nous nous sentons, peu à peu, quitter le monde rural pour le monde urbain. Nous arrivons à Conflans-Sainte-Honorine qui tient son nom du fait qu'elle se trouve au confluent de l'Oise et de la Seine. Le Sainte-Honorine qui s'y ajoute pour la distinguer des autres Conflans représente cette sainte, particulièrement vénérée ici, puisque, paraît-il, ses reliques s'y trouvent depuis 876. Ladite sainte aurait sauvé une embarcation du naufrage en épargnant ainsi, par miracle, la vie de l'équipage. Il n'en fallait pas plus pour alors la reconnaître comme sainte patronne des mariners...

Conflans-Sainte-Honorine est considérée comme la capitale française de la batellerie. On pourrait définir la batellerie par tout ce monde de la navigation fluviale. Tous les ans, au mois de juin, on y célèbre une fête intitulée Pardon national de la batellerie. Un flambeau allumé sur la tombe du soldat inconnu à Paris descend la Seine, accompagné d'un cortège de bateaux jusqu'à Conflans. Arrivée au confluent des deux cours d'eau, la flamme allumée à Paris enflamme une torche devant le monument aux morts de la batellerie.

Conflans est vraiment la ville de la péniche. Des récentes, en service avec leur chargement, ou des péniches retraitées, aménagées par d'anciens mariners les ayant manœuvrées à travers toute l'Europe pendant leur vie active. Souvent, ces loups fluviaux n'ont eu que leur embarcation pour unique demeure. Arrivés à leur retraite, ne se résignant pas à la vendre, ils la convertissent en résidence. Quelquefois luxueuse, mais plus souvent dans un piteux état.

La ville est toute en longueur sur la rive nord de la Seine. Des centaines de péniches tout au long. Elles sont à couple à deux, trois et même parfois six. Pour nous amarrer, nous avons réussi à débusquer un trou trop petit



Conflans-Sainte-Honorine, capitale de la batellerie.

pour accommoder une péniche, mais parfait pour nous.

C'est notre première ville «banlieue de Paris». De pittoresques «rues» piétonnes sillonnent une petite falaise. Un beau parc et surtout des péniches délabrées. C'est malheureux à dire, mais Conflans est plus pittoresque sur les dépliants touristiques qu'en réalité pour ce qui est des péniches. Nous avons un choc en constatant, à certains endroits, ce dépotoir flottant. Un monde de tristesse et de désolation le long de la berge.

Nous traversons une passerelle et marchons vers le «port de plaisance» situé sur la rive sud. Pour s'y rendre, une route désaffectée traverse des champs de tournesols. Le «port de plaisance» est très exigu. On ne pourra pas venir y faire le plein d'eau. Il n'y a pas d'espace pour se bouger et probablement pas assez d'eau à l'entrée. C'est là où repose le **Tétaihou**, tout coincé, pour passer l'hiver.

Puis, nous disons au revoir à Conflans. Une dizaine de kilomètres plus loin, nous arrivons à Sartrouville, là où habitent nos amis du **Tétaihou**. Nous ne pouvons passer notre chemin sans nous arrêter pour les saluer.

Finalement, c'est neuf jours que l'on passe à Sartrouville, par deux fois, nous allons festoyer chez nos copains. Champagne, bonne bouffe, bon vin. On nous fait déguster un Château Corbin. On ne se doutait pas que le nom de Corbin désignait autre chose que des bateaux. Château Corbin, un grand cru classé Saint-Émilion! Hummm! Il a la robustesse et la douceur d'un Corbin affrontant le courroux de la mer.

On s'est dit que nous allions chercher ce nectar dans les épicerie françaises. Quelques jours plus tard, nous en dénichons un. Ah! Ce sacré José! Il ne nous avait soufflé mot

du prix! Même, ici, en France, c'était au-dessus de nos maigres moyens.

Nous sommes à une cinquantaine de kilomètres du centre de Paris. Les facilités de transport en commun sont à notre portée. Nous décidons donc de profiter de cet emplacement gratuit pour le **Véliserdi** pour aller visiter Versailles.

À notre première sortie en RER (Réseau express régional), Augustine aperçoit la Tour Eiffel! Avant même qu'elle ouvre la bouche, tous, nous lui voyons les yeux agrandis par l'étonnement. Reprenant difficilement ses esprits, elle nous demande: «Aie! Est-ce que c'est la tour Eiffel ça?» D'un mouvement commun, nous jetons notre regard dans la direction indiquée. «Oui, ma coquine, c'est bien la tour Eiffel! Wow!».

Comme une famille de fous, nous étions tous rivés à la fenêtre, les yeux remplis d'émerveillement. «Oui, c'est bien elle!» Par contre, ce jour-là, nous n'allions pas à Paris, mais à Versailles. Maxence, notre historien du bord, avait tout lu depuis des années sur ce palais construit par son idole dont il arbore la coiffure: Louis XIV. Aussitôt descendu du train, notre guide commence à nous décrire les alentours. Les immenses écuries en face du château, les modifications au paysage qu'avaient engendrées les aires de stationnement, etc. Ce fut une visite qui régala notre Roi (de par sa chevelure, sans plus!) tant et si bien que j'y retournai seul avec lui le lendemain pour compléter la visite des jardins.

À l'approche de Paris, la Seine nous semble encore plus sale. Sur la berge, tout près de l'endroit où l'on accoste avec notre annexe, c'est le royaume des rats. Il y a pourtant un magnifique parc, mais les rats y gambadent allègrement, nuit et jour, sans

être trop effarouchés par les passants. Nous n'avons jamais vu tant de rats. La nuit, nous avons l'impression de les entendre nager tout autour du bateau. Parfois, je crains qu'ils ne montent à bord par notre ligne de mouillage.

Après neuf jours, il était temps de lever l'ancre. Le fond de la Seine est d'une saleté épouvantable. Une forte odeur de pétrole se dégage de ce cambouis noir et salissant. Sans doute que la lie du fleuve recèle plus de pétrole que les sables bitumineux albertains. On parvient difficilement à remonter notre mouillage, il semble que nous ne montions pas seulement la chaîne. Après une dure mise à l'épreuve de nos muscles, nous découvrons enfin un lourd cadeau que la Seine nous offre. C'est une ancre d'une autre époque. Notre chaîne s'y est solidement entortillée. Un beau souvenir, mais d'une saleté! En plus, elle pèse une tonne! Nous l'avons remise à sa place, au diable le souvenir!

20 km plus loin, nous accostons à un joli petit quai, Rueil-Malmaison (quel nom!). L'emplacement est magnifique, pratiquement désert et... gratuit. L'endroit est de toute beauté. Nous sommes au milieu de la lumière et des couleurs des tableaux de Monet ou de Renoir. Juste en face, il y a l'île des Impressionnistes, on y trouve l'Auberge du Père Fournaise. C'est sur la terrasse de cette auberge, au printemps 1881, que Renoir a réuni ses amis et modèles pour créer son célèbre tableau «Le déjeuner des Canotiers». Encore aujourd'hui, l'ambiance du fabuleux tableau est identique. La Seine, avec ses berges verdoyantes et fleuries, a gardé tout son charme.

Par le RER, nous sommes à vingt minutes de Paris. Nous en profitons donc pour aller faire nos premières visites à la métropole.

Pendant huit jours, ce magnifique emplacement nous a servi de lieu de résidence.

27 septembre. Les jours passent sans qu'on les voie. 40 km et une écluse nous séparent du centre de la Ville lumière. En se laissant glisser sur la Seine, c'est tout doucement que nous entrons dans cette ville légendaire. Les gratte-ciel du quartier de la Défense viennent à notre rencontre. Paris nous apparaît soudain bien moderne. Nous passons tout près du cimetière des chiens puis quelques ponts plus loin, parce que des ponts, il y en a, nous passons sous le pont de l'avenue Charles-de-Gaulle qui relie la Grande Arche de la Défense avec l'Arc de Triomphe. Quelle entrée!

À la hauteur du bois de Boulogne, nous montons la dernière écluse. Nous sommes enfin, bel et bien, à Paris,

Paris, la magnifique Ville lumière!

Quelle magie que d'y entrer en bateau. Sur son bateau...

Je prends conscience que mon rêve est devenu réalité!



L'entrée dans Paris.



**Voiles neuves,
le meilleur rapport qualité/prix**

Design informatisé

Plus de 1000 plans de voilure en répertoire

Service de réparations,
vérification de vos voiles à l'automne

Enrouleurs Profurl

Cours de conception et de fabrication de voiles
offert gratuitement à des groupes

Cours de réparation de voiles,
appelez-nous pour plus d'informations

Voiles Larsen

1890 Marie-Victorin, Saint-Bruno, Qc, J3V 6B9
(450) 653-6636 (800) 568-5624 FAX: (450) 653-3357
email: info@larsensails.net
<http://www.larsensails.net>

